

René, Eudore, Abén-Aamet; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Bianca, Velléda, Cymodoécé. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être, sans le vouloir et sans le chercher, une influence religieuse, politique et littéraire.

Jé n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Motti ont disparu. De ses jours brillants, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni; Fellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg; les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence ou forcés de languir en terre étrangère; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes; Walter Scott nous a laissés; Goëthe nous a quittés rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche; elle commence une autre ère; je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Béziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes:

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire; depuis la restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives je me suis toujours proposé une grande tâche; voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines; homme d'Etat, je me suis efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses divers libertés: j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont réussi dans leurs desseins furent servis par la fortune: ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille; je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages. Voyageur, soldat, poète, publiciste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées, que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partage-

rent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au moment social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes!

En France, nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pèlerinages des combats; Thibaut, comte de Chambagne, Willcharidouin, Joinville, empruntent les félicités de leur style des aventures de leurs carrières. Froissart va chercher l'histoire sur les grands chemins et l'apprend des chevaliers et des abbés qu'il rencontre et avec lesquels il chevauche. Mais à compter du règne de François 1er, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque.

Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne représentée dans mes Mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps; d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les mémoires, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux; ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je prends le fil de ma narration.

Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres; il arrive que dans les instants de mes prospérités j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulations je retrace mes jours de bonheur.

Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail; mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs; et l'on ne sait si ces Mémoires sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon. Je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchainées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces Mémoires une prédilection toute paternelle; je désirerais pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves: *Les morts vont vite!*

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes; les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les éclaircissements et pièces justificatives; les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes Mémoires; mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère. Il est probable que je ne retrouverai ce repos avant-naitre que dans les entrailles de notre mère commune, après-mourir.

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique; ensuite, j'ai surtout supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelque faiblesse, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin destiné à rester après moi sur la terre. Si j'ai assez souffert dans ce monde pour être dans l'autre une ombre heureuse, un peu de lumière venant à éclairer mon dernier tableau servirait à rendre moins saillant les défauts du peintre; la vie me sied mal, la mort m'ira peut-être mieux.

CHATEAUBRIAND.

DÉPART DES STEAMERS ANGLAIS.

DE LIVERPOOL

BRITANNIA.....	12 août	à	Boston.
NIAGARA.....	19 "	à	New-York.

La prochaine malle pour l'Europe sera close à Québec, jeudi le 24 du courant. Les lettres seront reçues jusqu'à six heures P. M.